

Place à la conscience méthodique

Margaret Michèle Cook, *La lenteur du sourire*. Ottawa, Le Nordir, 1997, 84 p.

Michel Dallaire, *Ponts brûlés et Appartenances*. Ottawa, Le Nordir, 1997, 96 p.

François Paré

Numéro 96, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (1998). Compte rendu de [Place à la conscience méthodique / Margaret Michèle Cook, *La lenteur du sourire*. Ottawa, Le Nordir, 1997, 84 p. / Michel Dallaire, *Ponts brûlés et Appartenances*. Ottawa, Le Nordir, 1997, 96 p.] *Liaison*, (96), 42-42.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Margaret Michèle Cook, *La lenteur du sourire*. Ottawa, Le Nordir, 1997, 84 p.

Michel Dallaire, *Ponts brûlés et Appartenances*. Ottawa, Le Nordir, 1997, 96 p.

Place à la conscience méthodique

Ce qui unit profondément ces deux œuvres, c'est sans doute une sorte de stratégie de la timidité. Voici une poésie toute faite de retenue, d'extrême conscience, où seuls quelques rares moments de violence affleurent. Les recueils que nous proposons Margaret Michèle Cook et Michel Dallaire, tous deux au Nordir, constituent, du reste, des œuvres achevées d'une grande beauté stylistique. Il y a ici une solennité de la pudeur, du non-dit, de la pure évocation qui vise sans doute à rompre avec l'univers de la revendication ouverte qui avait été au cœur de la poésie franco-ontarienne des trente dernières années. Ici le cri «rauque» fait place à une conscience méthodique.

Dans *La lenteur du sourire*, Margaret Michèle Cook met en scène une narratrice qui assure toute l'extériorité du regard. C'est par cette voix que surgissent de nombreux autres personnages dont nous apprenons peu à peu l'histoire fragmentée. En fait, la métaphore du théâtre (ou du cinéma) traverse l'ensemble des textes. Les personnages passent, organisent leur entrée et leur sortie, mâtent leurs passions et leurs désirs, sombrent dans les rêves et les fantasmes les plus étranges. Comme dans les œuvres précédentes, la poésie de Margaret Michèle Cook gravite autour d'une conscience féminine qui assure la cohésion de l'espace et la gestion des rapports avec les autres. Mais cette revendication de l'espace se fait sans heurts apparents, comme si la femme assistait au spectacle fantasmé de son propre affranchissement. «Une idée fixe de rêveur : sortir. L'espace, les explications, la ville sont tous contenus dans l'œuvre complète, dans la vision fantasmagorique, dans la tête illuminée. Elle parle le silence» (p. 69). Ce qui motive la quête poétique, ce n'est donc pas de renverser les conditions de l'oppression, mais de faire place à une immanence qui se cache dans les gestes les plus ordinaires. Cette immanence est un lieu rempli de désirs inassouvis ; elle est proprement un manque. Mais comme dans la représentation scénique, seule la conscience de ce manque importe ; seule, elle se donne à voir.

La poésie de Margaret Michèle Cook résulte, on s'en doute, d'une gestation hésitante. Car il aurait été plus facile de se laisser aller à tout dire. Mais la poésie étoufferait justement dans les débordements de la pensée. Ici, la joie s'apprend et l'écriture est une manière de contenir l'irruption du malheur. Œuvre de précision et de

maturité, *La lenteur du sourire* révèle la magnifique cohérence du projet poétique de Margaret Michèle Cook.

Chez Michel Dallaire, en revanche, le besoin de se situer dans l'Histoire est toujours présent. Le narrateur s'insurge contre la vacuité insoutenable de la société contemporaine, contre l'exploitation des plus pauvres, contre l'absence totale d'idéal qui marque la vie des travailleurs. Pour en sortir, il faudrait remonter jusqu'à la voix ancestrale, voix unique (en italique dans le texte : *il*), qui seule montre le chemin vers une nouvelle intériorité. Les recueils précédents de Michel Dallaire nous avaient certes habitués à de telles revendications. Et Dallaire reste très près à bien des égards des autres poètes sudburois : Robert Dickson et Patrice Desbiens notamment. Mais, bien au-delà de la protestation sociale, *Ponts brûlés et Appartenances* comporte, pour la première fois, une véritable vision de l'Histoire. Le problème, c'est que l'Histoire n'est devenue que répétition, écho d'elle-même, et qu'il ne nous semble plus possible d'envisager le pas en avant qui ferait la différence, qui engendrerait le renversement tant souhaité du même. La poésie y arrivera-t-elle? Rien n'est moins sûr. Car la poésie est un produit de l'Histoire qu'elle s'applique à fracturer. C'est pourquoi, premier versant du recueil, «Ponts brûlés» se termine sur un constat de défaite totale et sur l'incapacité de parler.

Mais, devant l'échec de toute l'Histoire et la solitude absolue qui en résulte, un désir profond persiste, s'exprime timidement, imparfaitement : «cette urgence de l'Autre / entre les départs et les résurrections» (p. 59). Et c'est là tout le sujet d'«Appartenances». C'est pourquoi la quête poétique s'ouvre encore une fois sur le déplacement difficile et nécessaire vers l'Autre. C'est ainsi que s'exprime en nous la voix ancestrale, la «vaste paternité» du désir qui permet de brûler les ponts et de produire du discontinu.

Contrairement aux recueils précédents, plus éclatés, *Ponts brûlés et Appartenances* se concentre merveilleusement sur son objet. Et la lecture confirme à chaque page la tristesse sourde, puis la tranquille fascination qui, s'étant emparé de nous dès le début, continuent de nous hanter bien après les dernières lignes.